

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1967)
Heft: 6

Artikel: Une conduite humaine est-elle possible aujourd'hui?
Autor: Junod, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE CONDUITE HUMAINE EST-ELLE POSSIBLE AUJOURD'HUI ?

Il y a eu dans le passé des mouvements religieux et éthiques qui ont ébranlé de grandes masses d'hommes et leur ont inspiré une conduite commune. Du fait de la dispersion des peuples et du particularisme des croyances, ces mouvements ont été limités, géographiquement et historiquement. Quand ils se sont voulu universels, ils se sont fait obstacle les uns aux autres. Aujourd'hui l'humanité se trouve encore partagée entre plusieurs courants idéologiques. La question se pose de savoir si, dépassant le stade de la compétition et de l'exclusive, les hommes pourraient adopter un mode de vie, un « human way of life », une conduite qui les fît véritablement « concourir », c'est-à-dire courir ensemble au même but.

Spontanément on sera tenté de répondre par la négative.

Quelle croyance nouvelle serait-elle assez forte pour s'imposer à celles qui existent déjà ? Pourquoi l'une de ces dernières, la théiste par exemple, ou bien au contraire l'athéiste (car ces deux-là semblent de plus en plus se partager les esprits) n'aurait-elle pas la force de s'imposer par elle-même ? Ou bien n'est-il pas plus probable que les hommes resteront à jamais divisés dans leurs aspirations ? Imaginer une croyance nouvelle semble relever de la chimère.

Pourtant, à y regarder de plus près, l'entreprise pourra sembler moins aventureuse, surtout si l'on envisage la nature de cette nouvelle croyance ; et si l'on s'avise qu'elle se trouve déjà en germe dans l'esprit de nos contemporains. Elle se fonde sur le principe suivant : les hommes deviendront capables de s'unir si, au lieu de régler leur conduite sur des représentations imagées et sur des formules, ils se laissent gagner par l'énergie communante qui, par-delà tout langage, se crée elle-même et se perpétue. L'essence de la foi réside dans l'action consciente, et non dans la représentation. Les discorde des moralistes, des philosophes, des théologiens ne sont alimentées que

par des mots, et ne concernent que leur faculté intellectuelle ou imaginative. La concorde, comme son nom l'indique, fait appel au cœur, c'est-à-dire à un sens intime qui meut et dirige l'intellect. Elle provient de la sagesse et non du savoir.

SAGESSE ET SAVOIR

Karl Jaspers, envisageant la situation quasi désespérée dans laquelle se trouve l'humanité contemporaine, fait appel dans son ouvrage « Atombombe und die Zukunft des Menschen » à un revirement moral (eine sittliche Umkehr) mettant en jeu notre raison (Vernunft) et non notre seul entendement (Verstand). « Ce qui s'appelle développement ou progrès dans la technique n'a aucun parallèle dans ce qu'on appelle en éthique le revirement. *Le progrès du savoir* et du pouvoir qu'on peut transmettre est quelque chose d'essentiellement différent du *revirement moral*, qui s'opère en tout temps au cours des siècles, qui est lié constamment aux individus. Le travail de l'entendement, d'où résulte le progrès, et le fondement existentiel de l'homme moral ne se comparent pas. » Plus haut, Jaspers avait souligné la primauté de la raison par rapport à l'entendement. « C'est une erreur de croire que l'unification de l'humanité soit favorisée et finalement réalisée par les sciences. La science est affaire d'entendement. L'unanimité qu'elle établit est celle de l'adhésion imposée par la connaissance apodictique qui n'unit pas les hommes, mais témoigne d'un point commun dans leur capacité de penser. C'est de façon unanime qu'ils saisissent toute réalisation technique y compris celle de la bombe atomique. Seule *la raison* peut unir les hommes dans la totalité de leur nature. *L'entendement* qu'il s'agit de développer de tous côtés, à savoir l'intelligence pure ou l'esprit critique, est à chaque instant *utile à la raison*. Sans lui elle ne peut faire un seul pas. Cependant elle ne se perd pas en lui, au contraire elle *le guide*. »

La distinction entre le pouvoir éthique et le pouvoir intellectuel est familière aux penseurs. Sous des dénominations diverses on la rencontre tout au long de l'histoire de la philosophie. Elle se présente avec un relief particulièrement accusé chez Kant, et c'est à bon droit que Jaspers se fonde à nouveau sur elle. Mais il ne suffit pas de montrer que le développement des sciences est incapable d'assurer à lui seul le salut de l'humanité ; constatation banale, qui ne fait guère avancer la résolution du problème si l'on s'en tient à elle. Il faut préciser le sens de ce truisme, mettre en lumière la relation exacte qu'entretiennent la science et la conscience ou pour me servir du vocabulaire de Kant et de Jaspers, l'entendement et la raison.

Et d'abord qu'est-ce que raison ? Qu'est-ce que conscience ? Ou, pour toucher une corde plus sensible, qu'est-ce qu'amour ? Des termes

interchangeables qui, à l'encontre de tous les concepts définis, cherchent paradoxalement à désigner quelque chose qui ne se limite pas, ni ne se définit : l'énergie communante. Créatrice, l'énergie communante répugne à toute limite. La limitation fige, immanquablement. En définissant l'énergie, on la laisse échapper ; on ne saisit plus que du vent, on n'étreint plus qu'une ombre. Une ombre inerte, impuissante. Car prétendre que l'énergie communante n'a pas de limite ne revient pas seulement à lui dénier toute borne. Ce serait là un sens négatif, ou privatif. L'illimité apparaîtrait comme ce qui est privé de limite. Or si l'énergie communante n'a pas de limite ce n'est pas chez elle défaut mais vertu, vertu sans prix qui lui permet de ne jamais cesser d'agir, de se renouveler perpétuellement. Elle est inépuisable parce qu'elle est source.

Et l'entendement ? L'entendement est la faculté limitative par excellence. Il sécrète les concepts qui ont pour fonction de tracer des frontières. De là naît le discours, qui circule de concepts en concepts, soumis à la règle fondamentale de la cohérence.

Entre le pouvoir autocréateur illimité et le pouvoir limitateur nous sommes maintenant en mesure d'établir la relation. Elle est à la fois simple et subtile. A condition cependant de poser un troisième terme : la nature, pure tendance à la fois prélogique et inconsciente. L'entendement apparaît alors comme la médiation entre l'élan aveugle de cette nature et l'énergie communante qu'elle recherche confusément, dans les ténèbres, à tâtons. L'intellect sert donc de moyen par rapport à la fin visée. Mais en même temps que, relativement à l'intellect, l'énergie communante se manifeste comme fin, elle se manifeste également comme cause. L'infini suscite le défini pour le ramener à lui. *Intellectus ex amore ad amorem*. Formule à vrai dire étrange. On ne peut y échapper, cependant. Elle permet de faire entrevoir le mystère de ce que l'on a traditionnellement appelé la « création », mais qu'il conviendrait de nommer plutôt « suscitation », « naissance à l'être ». La nature n'est pas un produit périssable, séparable de l'être créateur. Ce n'est pas, si l'on peut user de cette image anthropomorphique, un enfant voué à la mort. C'est un enfant viable destiné à s'identifier au père (c'est toujours une image) qui l'engendra. Sans avoir à développer ici l'idée de cosmogenèse, qu'il nous suffise, revenant à la fonction exercée par l'entendement, de dire qu'elle consiste à donner au surgissement de la nature instinctive une prise pour qu'elle se dépasse elle-même. L'idée de « prise » se trouve d'ailleurs dans le « *conceptum* » latin. Grâce à l'intellect, la nature, chez l'homme, se prend en mains afin de s'identifier à la raison universelle, de se réaliser en elle. Sans adopter la perspective génétique, on ne saurait comprendre le rôle joué par l'intellect. Il intervient de façon décisive lors du processus de réalisation. Il n'est d'ailleurs pas

seul à intervenir, l'imagination artistique jouant un rôle tout aussi nécessaire au cours de ce processus. Le logos ne se borne pas à être logique, il est aussi analogique ou suggestif.

L'ERREUR INTELLECTUALISTE

Le savoir est donc un instrument de la sagesse. Malheureusement il lui arrive de prendre la place de la sagesse, ou de la faire dépendre de lui alors qu'il dépend d'elle. Par usurpation de pouvoir, l'intelligence en vient à se croire raison et à se faire passer pour telle. La servante s'affuble du vêtement de la maîtresse. En cela réside l'erreur intellectualiste. Jaspers a bien fait de rappeler la fonction instrumentale de l'entendement et de le subordonner à la raison. Il n'a pas, semble-t-il, décelé le phénomène funeste de son usurpation. Funeste parce que, en persistant, il aurait pour conséquence, à plus ou moins longue échéance, la fin de l'homme, son suicide. Tentons de mettre en lumière cette maladie proprement humaine dont les animaux sont exempts.

Dans la *Vie de Blaise Pascal*, Gilberte Périer rapporte un propos de son frère, tenu peu de temps avant sa mort. L'estimant imminente, Pascal avait réclamé le Saint-Sacrement. Les médecins ne jugeaient pas désespéré son état ; ils refusèrent la demande. « Puisque on ne me veut pas accorder cette grâce, j'y voudrais bien suppléer par quelque bonne œuvre, et ne pouvant pas communier dans le chef, je voudrais bien communier dans ses membres, et pour cela j'ai pensé d'avoir céans un pauvre malade à qui on rende les mêmes services comme à moi... » Pascal, on le sait, a souligné dans ses Pensées, en traits forts et répétés, la différence entre le génie intellectuel (ordre de l'esprit) et la sagesse des saints (ordre de la charité). L'épisode du malade recueilli en sa maison pourrait nous aider à définir ce que nous appelons usurpation, ou transgression de l'ordre intellectuel au détriment de l'ordre charitable.

Supposons que Pascal revive de nos jours et que, cent ans après Claude Bernard, il s'intéresse à la médecine expérimentale. Supposons aussi qu'il soit resté ce qu'il avait été dans sa jeunesse, un pur génie intellectuel. Il ferait sans aucun doute des découvertes importantes dont le savoir médical, et le savoir tout court, car tout se tient en science, bénéficieraient. Posons-nous maintenant la question suivante : ce Pascal, prix Nobel 1967, contribuerait-il à resserrer fût-ce d'un iota le lien, si lâche encore, qui unit l'homme à l'homme ? Par avance le Pascal des Pensées nous a répondu : « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé. » Oui, tous les savants du monde sont incapables de faire

jaillir de toute leur science la moindre étincelle d'humanité. Or ce qui distingue le jeune Pascal, ardent à la découverte, du Pascal moribond, celui qui a eu une pensée, et plus qu'une pensée, un geste envers le « pauvre malade », c'est cette étincelle que la curiosité ne produira jamais et qui ne peut provenir que d'un foyer, d'un foyer brûlant, d'un foyer inextinguible. De la curiosité scientifique, et bien moins encore de la force matérielle brute, on ne passe pas de façon continue à l'acte charitable ou fraternel, comme on passe de la cause à l'effet. Tout au contraire, c'est l'acte charitable qui suscite de l'intérieur, invisiblement, l'élan de la matière ; c'est l'acte charitable qui anime la recherche scientifique et se sert d'elle comme d'un moyen, pour parvenir à ses fins. Certes Pascal, devenu contemplateur de la science, ne nous aurait pas suivi jusque-là. Il était trop imbu de la théorie janséniste du péché pour reconnaître le rôle indispensable joué par la science. Aujourd'hui nous ne pouvons plus le méconnaître. D'où viendrait, sinon, l'ardeur de la recherche ? La médecine expérimentale serait-elle jamais née si à son principe n'avait préexisté la volonté de secourir autrui et, plus profondément, de préserver la vie ? Sans l'éthique, le savoir demeure incompréhensible. C'est pourquoi il lui est interdit de s'arroger la place de l'éthique, de transformer le moyen en fin, ce en quoi consiste l'usurpation. Dans l'hypothèse que nous avons instituée, l'usurpation se manifesterait si le Pascal moderne que nous imaginons prétendait s'en tenir à ses connaissances médicales et n'éprouvait aucun besoin de faire soigner un malade à son côté. Hypothèse absurde, dira-t-on. C'est pourtant de cette absurdité, ou plutôt de cette monstruosité que nous souffrons aujourd'hui et que nous risquons de périr. En fait, le besoin pervers d'expliquer pour expliquer, de savoir pour savoir n'a cessé depuis des siècles de s'étendre et de causer des ravages. La sagesse, qui est pensée agissante, rayonnement d'énergie communiant, semble avoir été congédiée au profit d'un savoir que rien ne dirige plus. Faut-il en accuser les seuls savants et techniciens ? Rien ne serait plus injuste. Les responsables de l'erreur intellectualiste sont ailleurs. Il faut les chercher, avant tous autres, parmi ceux qui se donnent, nommément, pour zélateurs de la sagesse, et qui semblent cependant ne s'en plus soucier. Ces « philosophes » (nous-mêmes) qui expliquent mais n'incitent pas, qui comprennent tout mais n'embrassent rien, qui ne font pas venir à leur côté le malade, le prochain, ni ne vont à lui.

DÉFAILLANCE DES PHILOSOPHES

On pourrait en trouver le germe, en tout cas de façon symbolique, dans le glissement qui s'est opéré insensiblement de Socrate, le moraliste inspiré, à Platon, le métaphysicien. Socrate s'est refusé à expli-

quer le ciel et la terre : il ne s'est pas voulu cosmologue, pas plus d'ailleurs que psychologue. Les « logies », quelles qu'elles fussent, l'ont laissé froid. Ou plutôt il les a, le terme est à la mode, mises entre parenthèses. Il s'est simplement senti vocation de rendre les hommes meilleurs en éveillant en eux le sens de leur être. Plutôt que de disséquer sur l'homme, il est allé aux hommes, à ceux que le savant rencontre lorsqu'il sort de chez lui, de son cabinet d'études. Platon, certes, s'est aussi occupé des hommes et de leur destin, mais déjà d'un peu moins près. Il a fait le plan d'un état idéal. L'action, dès lors, est devenue pour lui mise en pratique d'une théorie ; théorie que, certes, il n'a cessé de critiquer et de reprendre. Théorie cependant. L'ère s'ouvrit en Occident des grandes philosophies systématiques. Elles n'ont été fécondes que dans la mesure où le socratisme, c'est-à-dire la visée éthique, les a plus ou moins heureusement inspirées. L'histoire de la philosophie, loin d'être une succession de systèmes condamnés à la caducité, représente la reprise, époque après époque, de l'effort socratique d'amélioration de l'homme et traduit, sous des formes chaque fois surprenantes parce que renouvelées, l'espoir en la réalisation de son devenir dans l'être. Le danger inhérent à ces grandes entreprises a toujours été que la complexité des systèmes étouffât la simplicité de la visée ; que, comme nous le disions tout à l'heure, l'explication paralysât l'incitation ; que l'intellect prît le pas sur la raison. C'est ce qui, dans une large mesure, est arrivé aujourd'hui. Une grande partie des philosophes actuels semblent avoir perdu le sens éthique. Ils n'éprouvent plus, comme Pascal avec son frère dans la souffrance, comme Socrate avec ces autres malades qu'étaient ses contemporains aveuglément confiants en leur savoir, le besoin impérieux de sauver tout ensemble l'âme d'autrui et la leur. Ce mot d'âme est presque devenu pour beaucoup un mot bouffon. Le pire est que beaucoup de « penseurs » contemporains ne croient même plus au système, entendu de la bonne manière, comme le déploiement discursif d'une intuition éthique. Ils se livrent à une débauche de spéculations que l'on est libre de juger soit ingénieuses, subtiles, profondes, soit absconses, prétentieuses, dérisoires, mais qui, quels que soient leurs qualités ou leurs défauts, ont ce commun caractère de ne mener nulle part. Il faut bien entendu mettre à part les philosophies de l'engagement ; mais, outre qu'elles datent déjà, elles n'ont pas suscité un éveil durable du sens éthique. D'où l'actuel désarroi.

Il est temps de préciser ce que nous entendons par le sens éthique. C'est d'abord une vision tout intérieure, par là toute personnelle, aux antipodes donc d'une impression subjective. Vision de la communion auto-créatrice. Il n'est pas douteux que Socrate l'avait, qu'elle recouvrerait ce qu'il appelait « le divin » et qu'elle était à l'origine de l'entreprise de régénération dans laquelle il s'était lancé, au mépris de son

confort et de sa sûreté. Aujourd’hui cette régénération est plus nécessaire que jamais et, au lieu de se limiter au peuple athénien, elle doit s’étendre à l’humanité entière.

Secondement cette vision se situe nécessairement au-delà du logos ; nous préférerions dire en deçà pour marquer qu’elle suscite le logos, qu’elle en est la source comme elle est la source de toutes les autres manifestations de la vie active. Aussi conviendra-t-il de corriger le terme de vision, qui pourrait égarer par son aspect contemplatif. Une source n’est pas faite pour être seulement vue, mais pour être bue ; pour qu’elle se communique à ceux qui d’elle ont soif et cherchent à puiser en elle l’énergie qui leur manque. L’objet de la vision est une énergie infinie, inépuisable, qui se donne généreusement à qui a besoin d’elle et le rend lui-même source d’énergie afin qu’il se donne à son tour.

Troisièmement, le caractère énergétique de l’être-communion, fait que toute pensée, en son principe, est immédiatement et indiscernablement acte. Et cela, avant qu’elle-même soit formulée, la formulation étant un acte parmi d’autres. D’un même élan Pascal écrit une pensée sur la maladie, et fait venir auprès de lui le malade.

Le sens éthique se fonde donc sur ces trois caractères de l’être : communiant, métalogique, créateur. Que les philosophes l’aient de nos jours perdu se voit aisément. Nous nous contenterons de le montrer sur trois exemples relatifs successivement à chacun de ces caractères.

1^o La question de l’athéisme. Elle est généralement posée en termes qui la rendent insoluble. On part de l’idée confuse que Dieu est une personne autonome. Dès lors c’est faire profession d’athéisme que de la repousser (ou, ce qui revient à peu près au même, de panthéisme). Or, il se trouve que les prétendus athées ont souvent un sentiment très vif du lien communautaire, comme il se voit chez les disciples de Marx et par exemple chez Sartre et autres «incroyants». Ils sont dits, et se disent, athées par référence à l’idée vague du Dieu personnel. Au vrai, s’ils s’avaient que *personne et communauté sont une seule et même chose*, l’objet de la dispute disparaîtrait du même coup. Il n’y a pas d’acte personnel qui ne soit communautaire, et inversement. Mais il faut pour l’admettre se pencher sur une vision du divin qui ne soit pas obscurcie par l’imagination, comme elle l’est dans la tradition judéo-chrétienne.

2^o La conception formaliste et intellectuelle de l’éthique. Ici un très vieux souvenir, qui pourrait servir de paradigme. Avant la publication des *Deux sources de la morale et de la religion*, on pouvait lire dans des revues de philosophie des phrases de ce genre : « M. Bergson ne nous a pas encore donné une morale... » ou « M. Bergson préparerait, paraît-il, une morale », ou encore : « On pourrait déduire de

la notion bergsonienne de durée une morale qui demanderait à être formulée. Espérons que M. Bergson... » Tirer d'une notion une morale ! Phrase significative. Laissons de côté le fait que la durée bergsonienne n'est justement pas une notion. Ce qui est significatif c'est le préjugé selon lequel une morale puisse se référer à une notion. Bel exemple d'usurpation intellectuelle. Le philosophe est censé construire tout d'abord un système, expliquer d'une façon ou d'une autre le monde. Après quoi il nous proposera des règles d'action. Il commence par la théorie pour passer ensuite à la pratique. Or il n'y aurait pas de théorie, pas davantage de règles pratiques, sans vision éthique. La sagesse engendre le savoir et ne saurait en être déduite.

3^o L'attitude des philosophes à l'égard de la politique, c'est-à-dire à l'égard des phénomènes qui, par définition, intéressent la collectivité dans son ensemble. De nos jours, en Occident, cette attitude est, c'est le moins qu'on en puisse dire, réservée. Etre réservé signifie garder ses distances. On aura des idées sur la politique, par aventure on militera pour ces idées, mais la philosophie restera pour ainsi dire en dehors du coup. On estime en effet qu'elle recherche avant tout la vérité, à l'instar de la science, bien que, par d'autres voies. Et la vérité, pense-t-on, exige que l'on soit neutre devant les événements. Descartes, déjà, considérait cette attitude comme allant de soi. « J'avais dès longtemps remarqué que pour les mœurs il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables ; mais pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire. » On le voit, Descartes va plus loin encore que la prudente réserve. Il recommande, au départ en tout cas, la séparation du métaphysique et du politique. Conseil qui n'a été depuis lors que trop bien suivi. Cette séparation, si elle pouvait être respectée rigoureusement et aboutir à une cloison étanche, ce qui est par bonheur impossible, condamnerait la philosophie à la stérilité. Il n'empêche que les discussions entre philosophes, les leçons d'école, les séances de sociétés locales ou de congrès donnent souvent l'impression pénible de se passer en vase clos. Rien n'y manque d'intérêt et cependant tout y paraît parfois monstrueusement vain. Les pires injustices, les plus cruels massacres, l'influence maléfique de l'argent, l'abrutissement des masses ou l'appel à leur violence peuvent ravager la terre des hommes ; la course aux armements modernes et la marche inexorable à la famine peuvent menacer de les anéantir ; qu'importe ! Le dialogue philosophique ne s'en porte pas plus mal. C'est un marché où le mot seul a cours. On se paie de mots. Certes ces mots servent à exprimer la pensée. Mais c'est une pensée qui s'épuise tout entière en eux, qui se borne à eux. Détachée du principe vivant selon le

verbe est acte, ce principe qui veut que l'on *tienne parole*, parce que le faire ne se dissocie pas du dire, la pensée « philosophique » finit par tourner à vide. Le mot de charité a un sens pour Pascal parce qu'il le vit. La valeur de l'impératif kantien et du « sustine et abstine » stoïcien vient de la conduite qui les garantit et qui représente leur couverture-or. Dès que le mot n'oblige à rien, il perd toute signification. On ne s'étonnera donc pas qu'une philosophie qui s'épuise dans le langage en vienne à s'interroger avec inquiétude sur la valeur même du langage.

Dans une revue bicéphale comme la nôtre, où le destin de la philosophie est associé à celui de la théologie, il convient de joindre à une critique de celle-là quelques remarques, également critiques, sur celle-ci. Le statut de la théologie diffère de celui de la philosophie. Si, dans le discours du philosophe, les mots expriment avant tout des concepts qui se chargent peu ou prou d'un contenu imagé, le discours du théologien se fonde sur des images, les symboles religieux, qu'en sens inverse il conceptualise en les commentant. Les démarches sont en quelque sorte inverses. Mais il n'y aurait pas de théologie si, à l'origine des symboles et leur donnant naissance, ne se trouvait la vision inspiratrice dont nous avons parlé. L'ineffable précède et suscite la fabulation. Il en résulte que l'opinion courante selon laquelle l'éthique dérive de la foi religieuse doit être non seulement contredite mais retournée pour devenir juste. Le confiteor, que l'on identifie indûment à la foi, dérive de la vision éthique. La foi est cette vision.

Dans le cas du christianisme qui, en Occident, nous importe plus que tout autre, une usurpation a eu lieu, analogue à celle qui s'est passée en philosophie, mais sur le plan du mythe et non plus sur celui du concept. Le comportement de Jésus, si authentiquement humain, et qui nous servira à jamais de modèle et d'impulsion, a été le sûr garant de sa visée « communiant ». Il a éveillé la conscience des hommes et a tourné leur regard vers la même vision dynamique, suscitant une infinité d'actes communiant. Il était fatal que son enseignement, plus ou moins interprété par ses épigones, se chargeât d'une imagerie symbolique. Le verbe humain n'échappe pas aux représentations, qu'elles soient suggestives ou conceptuelles. La transgression intervient lorsque ce verbe, ce logos se prétend divin et que les représentations sont tenues pour absolues. Le comportement, alors, n'est plus considéré comme directement relié à une inspiration, en soi ineffable. On le fait dépendre de la représentation mythique, que les théologiens tendent à systématiser de plus en plus. Ils finissent par situer « la vérité » au niveau de la formulation confessionnelle, comme Descartes la situait au niveau de la formulation métaphysique, et par lui subordonner l'éthique vécue, c'est-à-dire la conduite de l'homme.

SE CONDUIRE HUMAINEMENT

Nous nous sommes demandé, et c'est l'objet même de ce petit article, si l'on peut tenir pour possible une conduite vraiment humaine. La réponse sera oui. Oui, avec conditions. Seul, l'Etre, au sens rigoureux du terme, se conduit. L'autonomie lui appartient. Il est absolument libre et créateur de soi. Mais l'Etre n'est pas un être. Il est tout être, il est communion. Se conduire signifie pour lui s'entre-conduire. L'homme, prolongeant la croissance inconsciente de la nature, a pour fonction de se réaliser dans l'Etre, autrement dit de participer à la communion intégrale. Il le fait déjà dans la mesure où il travaille à cet accomplissement. Mais sa liberté n'est pas complète. Des impulsions incontrôlées le déterminent. Il n'est qu'à demi conscient et à demi libre. Semi-liberté qui devient peu à peu liberté entière, s'affirmant par son exercice même, selon le principe « faire, et en faisant, se faire ». Précisons-le, en le corigeant : faire ensemble, et en faisant de la sorte, se faire ensemble. La voie menant à la communion intégrale reste toujours ouverte. S'engager dans cette voie, cet « *hodos* », et y progresser, exige une méthode. La nature de l'Etre communiant la dicte, cette méthode, et ne lui impose qu'une seule loi : l'acte, quelle que soit sa matière ou son contenu, doit être dans sa forme *concordant*. Ce qui revient à dire que chaque humain doit rechercher sans relâche l'accord avec son semblable. Se séparer, se désolidariser lui est interdit. Interdiction tout intérieure que chacun se donne à lui-même. L'homme moral, inspiré par la vision de l'ensemble, *veut* (c'est là que prend racine la volonté) contribuer à la découverte d'un consensus se rapportant à chaque situation donnée. En vertu d'un serment prononcé tacitement par chacun d'eux, les hommes doivent *se sentir et se vouloir liés au départ*. L'humanité qui jusqu'ici n'a guère été qu'une vue de l'esprit, ou bien une vague aspiration, sinon un mot creux et trompeur, l'humanité ne commençera à exister qu'à cette condition. Elle sera divine ou ne sera pas.

Revenons à Jaspers : « L'entendement qu'il s'agit de développer de tous côtés, à savoir l'intelligence pure ou l'esprit critique, est à chaque instant utile à la raison. Sans lui elle ne peut faire un seul pas. Cependant elle ne se perd pas en lui, au contraire elle le guide. » Encore faut-il qu'il se laisse guider, et que l'imagination, qui est aussi un instrument nécessaire, fasse de même. Notre guide ne dépend d'aucun concept, d'aucune image, et c'est en quoi il est proprement « le délié », l'absolu ; mais il se sert des images et des concepts, lesquels doivent toujours être tenus pour relatifs. Le reproche que nous adressons aux philosophes du jour (en premier lieu à nous-même) et

aux théologiens de toujours n'a rien de nouveau, ni qui doive offusquer, à moins que l'on ne s'achoppe à des intempéances de langage que l'on voudra bien nous pardonner. Un seul souci devrait nous émouvoir tous, et nous unir. Celui de savoir, toutes affaires cessantes, si et comment une conduite humaine est possible. Je crois qu'elle est possible, et même qu'elle est urgente. Je crois en une éthique d'autant plus efficace qu'elle vise loin, mais qui doit être vécue au jour le jour.

Vivre l'éthique implique la volonté de résoudre les problèmes concrets qui se présentent en un temps donné. Problèmes publics au même titre que problèmes privés. Les problèmes publics actuels sont connus de tous. Ils résultent de situations qui nous déchirent à tel point que nous devons les considérer comme intolérables. Il est intolérable que des peuples soient suralimentés alors que d'autres meurent de faim. Il est intolérable que des entreprises privées, que des groupements limités d'individus règlent à leur guise l'économie en exerçant sur elle des pressions irrésistibles. Il est intolérable que, pour corriger l'exploitation économique et financière, le mythe de la révolution et de la dictature d'un parti ou d'un homme soit entretenu. La préparation à la guerre, qu'elle se dise offensive ou défensive, et l'existence même des armées sont devenues intolérables. Intolérable la souveraineté inconditionnelle des Etats ; intolérable l'avilissement des masses par les images de violence, par la propagande mensongère, par l'injure, la grossièreté, le cynisme. La liste de tous les comportements qui ne sont pas tolérables risquerait de s'allonger indéfiniment si l'on ne prenait garde au principe qui leur est commun : le mépris de l'homme, de la puissance sacrée qui réside en lui et que notre constant devoir est de réaliser. Nous conduire humainement revient donc à contribuer jour après jour, et sans relâche, à cette réalisation. Ce n'est pas seulement notre premier devoir, c'est notre seul devoir. Dans l'action concrète il peut revêtir des formes aussi variées qu'il y a d'actes singuliers. Néanmoins un seul esprit, une seule méthode est capable de faire concourir leur infinie diversité.

ROBERT JUNOD.